

28e dimanche du Temps ordinaire (B)

— 13 octobre 2024 — Saint-Eustache —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (11:43)

Sg 7, 7-11 / Ps 89 (90) / He 4, 12-13 / Mc 10, 17-30

Frères et sœurs, je ne sais pas de quoi ont été faites vos pensées et vos prières au cours de cette journée mais il me semblait que, aujourd'hui, on ne pouvait pas vraiment éviter de faire mention de ni d'avoir une pensée pour ce jour très particulier que célèbrent nos frères et sœurs juifs le jour de *Yom Kippour*. Le vœu qui va avec cette fête, c'est : « *Hag hatima tova* ». On se souhaite les uns aux autres, les unes aux autres, le bonheur d'être inscrits dans le Livre de Vie dont parle l'Écriture de son début à sa fin. Et nous savons tous ce qu'il en est.

Nous venons de faire mémoire d'un très triste anniversaire. Une mémoire encore une fois ensanglantée et, au lieu d'avoir du pardon — le jour du Grand Pardon — ce que l'on voit partout à l'œuvre, c'est une violence qui dure, qui tue ... qui tue et qui tue encore. Non seulement une violence qui demeure mais, on en a l'impression (et malheureusement ce n'est pas qu'une impression) une violence qui s'enkyste, nourrie par des haines qui semblent à peu près inépuisables.

Alors, en faisant mémoire de ce jour de *Yom Kippour*, je voudrais nous inviter très très simplement à ne pas sous-estimer, lorsque nous cherchons quelle est notre responsabilité ou quelle peut être notre part dans tout cela, je serais assez enclin à nous inviter à ne pas mésestimer l'importance de la prière. La prière, non pas comme acte de bigoterie, ce qui n'aurait aucune espèce d'intérêt, mais la prière comme cette ressource forte qui nous permet de tenir debout, même quand le monde tremble ou chancelle ; la prière aussi qui nous permet de garder une juste distance par rapport à toutes ces choses trop difficiles à supporter ; la prière qui nous permet de garder un regard ouvert dans lequel aucune victime, aucun malheureux, aucun blessé n'est laissé sur le côté du chemin, n'est abandonné, n'est perdu de vue. Il y a tant et tant et tant de malheureux. Souhaitons que la paix revienne, prions et œuvrons pour qu'elle revienne.

Et en disant cela, je ne fais pas de vœux pieux. Tout au contraire : c'est très précisément de notre vocation profonde qu'il s'agit. À quoi aspire-t-on lorsque l'on nous invite — et on l'entendra bientôt le jour de la Toussaint, en relisant les Béatitudes — à quoi est-ce que l'on aspire lorsque l'on veut être des artisans de paix, si ce n'est à vivre dans un monde où le *shalom* a droit de cité ? Et le *shalom*, ce n'est pas simplement la tranquillité d'une « douce paix paisible ». Le *shalom* c'est un monde en pleine possession de ses moyens pour aller vers son accomplissement ; le *shalom* c'est un monde en pleine possession de ses moyens pour aller vers un accomplissement de paix, de justice et d'amour. Il s'agit en fait de ce Royaume que nous appelons de nos vœux à chaque fois que nous disons la prière du *Notre-Père qui es aux cieux* : « *Avinou She Bah Chamaïm...* ». « *Notre Père qui es aux cieux que ton règne vienne* ».

Alors si nous voulons exercer cette responsabilité — car c'est bien de responsabilité qu'il s'agit pour nous — eh bien, il faut que nous allions puiser lumière et force dans les sources qui sont pour nous les plus sûres. Et aujourd'hui, en écoutant les différents textes qui nous sont proposés pour la liturgie, c'est au fond assez facile. La Sagesse dont nous avons besoin de nous nourrir, c'est la Sagesse du Seigneur, celle dont il nous est parlé au livre de la Sagesse. Celle dont il nous est parlé aussi dans tous les livres sapientiaux et, notamment, au livre des Proverbes, au chapitre 9e. Cette sagesse qui dresse son banquet et qui invite quiconque le désire à venir se nourrir d'elle. La Sagesse de Dieu : Sagesse de justice, de paix et d'amour, contraire à toutes nos folies. Nous nourrir de cette Sagesse.

Je ne sais pas s'il vous en souvient (ce n'est pas si vieux, mais le temps passe vite), lorsque l'on avait médité, au mois d'août, sur le discours du pain de vie dans l'Évangile de Jean au chapitre

6e. On avait déjà à l'époque parlé de « se nourrir » : se nourrir, en l'espèce, du Seigneur Jésus. Et oui, c'est vrai, la Sagesse dont nous entendons nous nourrir, nous, elle a un prénom, elle s'appelle *Jésus*, il est pour nous la Sagesse de Dieu. Il est celui qui est venu nous montrer le véritable visage d'un Dieu qui va jusqu'à se donner lui-même pour que nous trouvions la paix, pour que nous ayons la force de servir la justice et pour que nous ne renoncions jamais à croire que l'amour est possible et que, *in fine*, il vaincra. Que nous croyions que ce n'est pas qu'un horizon, peut-être tout à fait illusoire, mais que c'est vraiment l'horizon qui est assigné à notre mission de croyants, de disciples du Seigneur.

Pour se nourrir de cette Sagesse, il faut cultiver le lien avec le Seigneur dans la prière mais il faut aussi le cultiver dans le lien avec sa Parole. C'est ce que nous dit la deuxième lecture prise de l'épître aux Hébreux. Cette Parole qui nous donne la lumière, cette Parole qui « en nous » — c'est tellement important — fait la vérité, nous donne de regarder là où peut-être parfois nous n'avons pas envie de regarder... Parce que nous savons bien que nous sommes trop courts, nous savons bien que nous sommes inconsistants, nous savons bien que nous, nous sommes vacillants, nous savons bien que nous avons des angles morts. Alors, la Parole de Dieu peut nous ouvrir les yeux sur notre vérité, notre vérité intime qui n'est pas une vérité captive du péché mais, au contraire, une vérité qui nous ouvre à cette réalité si importante, à savoir, *la grâce*.

Et c'est là-dessus que je voudrais conclure ces quelques mots. Nous avons lu cette page de l'Évangile selon Saint Marc au chapitre 10e et, au début de notre célébration, le Père Yves, notre curé, nous rappelait de quelle mobilisation nous devons nous faire les sujets, précisément pour nous gagner au Christ et à son Esprit. À son Esprit Saint, encore une fois : Esprit de justice, Esprit de paix, Esprit d'amour. Et il est très difficile pour nous d'être constants dans le combat spirituel. Vous vous souvenez de ce que dit saint Paul ? Quelque part dans ses épîtres, il dit quelque chose qui pourrait être assez déprimant. Il observe en lui comme une loi invincible et il dit : « (C'est curieux), invinciblement, le bien que je voudrais faire je ne le fais pas et le mal que je voudrais éviter, malheureusement, je le commets. » On pourrait se croire pris au piège de notre inconstance, de notre manque de fermeté d'âme... mais non ! mais non ! mais non ! La grâce — comme disait Dom André Louf —, « la grâce peut davantage » et, littéralement, la grâce peut tout.

Et c'est ce qu'au fond, on nous donne à entendre dans la page d'évangile que nous avons écoutée à l'instant. La question est posée : mais, au fond « qui alors peut-être sauvé ? » Et Jésus de répondre : « Pour les hommes, c'est impossible, mais pas pour Dieu ; car tout est possible à Dieu. » Aussi bien, notre vocation et tout notre combat spirituel ne tend jamais à autre chose qu'à nous livrer à ce pouvoir, à cette puissance de pardon, de consolation, de guérison, d'affermissement qui est la puissance même de l'amour de Dieu.

Est-ce que vous avez remarqué (j'espère que oui !), est-ce que vous avez remarqué le nombre de fois où dans cette page d'évangile on dit que le seigneur « regarde ». Et vous savez quoi ? Quand le seigneur regarde, lui, il voit. Nous, quelquefois, nous regardons sans voir, nous écoutons sans entendre. Lui, il voit. Comme la Parole qui nous était décrite dans l'épître aux Hébreux, son regard va jusqu'au fond de notre cœur mais c'est un regard dont nous n'avons pas à avoir peur. C'est un regard de miséricorde, c'est-à-dire un alliage curieux de lumière, de vérité, qui voit tout et d'amour, qui peut tout assumer, qui peut tout rectifier, qui peut tout guérir.

Vous savez peut-être aussi que le pape François revient souvent sur une hérésie qui fait parfois florès, « le pélagianisme » : se sauver à la force du poignet. Eh bien non ! tout notre travail, toute notre œuvre spirituelle, c'est vraiment de nous livrer à la grâce du Seigneur. Et il y a une phrase d'évangile qui est magnifique, lorsque le Seigneur, d'une part, nous dit de « chercher d'abord le Royaume des cieux et sa justice » et que « tout nous sera donné par surcroît » — ça c'est notre objectif premier — et lorsqu'il dit à ses apôtres (mais il nous dit à nous aussi) : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ! »

Alors, frères et sœurs, aujourd'hui, en vivant cet épisode du jeune homme riche qui vient vers le Seigneur, en étant par là rappelés à notre vocation de nous établir comme des êtres de désir du Royaume qui vient mais qui vient parce que, nous aussi, nous le construisons, demandons au Seigneur la grâce de nous ouvrir à sa grâce ; la grâce de découvrir son amour gratuit. Parce qu'au fond, la grâce, ça ne veut jamais dire que cela : c'est la gratuité d'un amour inconditionnel dans lequel Dieu ne donne pas quelque chose mais se donne lui-même.

Et puis, une fois que l'on a compris ça, une fois que l'on a essayé de se mettre en travail de le recevoir, alors, nous pouvons imprimer à nos existences cette logique de grâce et, par amour, nous donner à nos frères et sœurs, nous donner à la justice, à la paix, à l'amour qui sont à servir ; nous donner sans jamais rien retenir, en recevant tout pour tout partager sur l'horizon de la gratuité de l'amour de Dieu qui ne nous fait jamais défaut.

AMEN